Document generated on 07/14/2025 11:22 a.m.

Québec français

À quoi pense la littérature de jeunesse ? Pratiques philosophiques à partir de récits

Edwige Chirouter

Number 172, 2014

L'album pour la jeunesse et la bande dessinée

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72027ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chirouter, E. (2014). À quoi pense la littérature de jeunesse ? Pratiques philosophiques à partir de récits. *Québec français*, (172), 78–80.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

À quoi pense la littérature de jeunesse ? Pratiques philosophiques à partir de récits

Edwige Chirouter

Il n'y a pas d'âge pour se poser des questions philosophiques et, dès l'âge de trois ans, les enfants se posent des questions insolubles et éternelles sur la vie, la mort, les relations humaines. La pratique de « la philosophie avec les enfants » se développe ainsi dans le monde depuis une vingtaine d'années. Dans le même temps, avoir pris en compte les interrogations métaphysiques des enfants semble être une grande tendance de la littérature de jeunesse contemporaine. Par le succès de la *Psychanalyse des contes de fées*, Bettelheim a convaincu plusieurs éducateurs de la nécessité de lire des histoires complexes et riches de sens. L'édition contemporaine d'albums est aujourd'hui très ambitieuse, tant esthétiquement que sur le fond des thèmes abordés. La littérature de jeunesse n'est plus un genre édifiant ou moralisateur. Et, en plus de la publication de ces récits ou des nombreuses adaptations de mythes, contes ou fables, on voit apparaître depuis quelques années sur le marché de l'édition jeunesse toute une série de « petits manuels de philosophie pour enfants ».

Ainsi, tous les éducateurs qui souhaitent guider les enfants dans le beau et difficile chemin de la pensée et de la connaissance de soi ont aujourd'hui à leur disposition un continent magnifique de belles et riches histoires.

Edwige Chirouter, maître de conférences à l'Université de Nantes. Chercheur au CREN (Nantes) et au LIMIER (UQAR, campus Lévis). Expert auprès de l'UNESCO.

La littérature pour grandir et penser

La littérature dite « de jeunesse » est toujours un symptôme de la façon dont une époque se représente le monde de l'enfance. Quand une société considère l'enfant comme un petit être ignorant, dénué de raison, ou comme une petite chose innocente qu'il faut protéger du monde et des préoccupations des adultes (et c'est cette vision de l'enfance qui a prévalu en Occident jusqu'à une époque très récente), on ne peut effectivement que lui offrir des récits très édulcorés, mièvres ou moralisateurs, sans aucune profondeur et subtilité littéraire ou philosophique. Or, l'édition et l'école font désormais le pari de l'intelligence et de la sensibilité des très jeunes lecteurs dès la maternelle. Des auteurs comme C. Ponti, M. Sendak, T. Ungerer, A. Browne, ou G. Solotareff offrent des récits subtils qui abordent des questions métaphysiques universelles. L'album, notamment, est un genre qui a été révolutionné ces trente dernières années et qui propose sûrement les créations les plus audacieuses dans tout le champ de l'édition (et pas seulement jeunesse), tant sur le plan du fond que sur celui de la forme.

Vincent Jouve, dans son ouvrage *La lecture*, parle chez le jeune lecteur d'un « consentement euphorique » à la fiction. J'ai pu l'observer dans les nombreux débats philosophiques que j'ai menés dans différentes classes du primaire. Dans une discussion sur « Qu'est-ce qu'être une grande personne ? », un des élèves a ainsi fait référence spontanément à la figure de Peter Pan pour contre-argumenter alors que l'ensemble de la communauté de recherche semblait d'abord s'accorder sur le fait que « tout le monde a envie de grandir ». Florian : « *Y en aussi qui veulent pas grandir. Parce*

que… Comme Peter Pan, il veut pas grandir. Y en a qui veulent pas grandir parce qu'ils disent qu'on prend trop de responsabilités quand on est grand ». (Classe de CM1, fin du cycle primaire). Le personnage mythique a valeur d'argument et les enfants pressentent intuitivement sa force emblématique et exemplaire. Pour eux aussi, la littérature constitue une expérience authentique, singulière et universelle à la fois, par laquelle ils vont pouvoir appréhender le réel et donner de l'intelligibilité à leur expérience du monde.

Les programmes de littérature à l'école primaire française depuis 2002 s'appuient très fortement sur une dimension réflexive des œuvres. Ils visent absolument à éviter la dérive techniciste et formaliste de l'enseignement de la littérature (dérive notamment dénoncée par Tzvetan Todorov dans *La littérature en péril*). En insistant ainsi sur le *discours* du texte, ces programmes ont ouvert la voie aux débats dits « réflexifs » à visée philosophique. Parce que l'on va d'abord s'intéresser à ce que *dit* le texte, l'enseignant va devoir pointer les zones d'ombres, les mystères, qui traversent l'œuvre. Or, le débat interprétatif et le débat réflexif sont souvent inextricablement liés : poser des questions sur les blancs du texte, c'est souvent nécessairement soulever les grandes questions métaphysiques qu'il recèle.

C'est le cas, par exemple, pour l'album *Remue-ménage chez madame K,* de Wolf Erlbruch, qui interroge les représentations du masculin et du féminin et pose les questions de l'irrationalité de l'angoisse existentielle. Madame K. est une sorte d'Emma Bovary qui cherche le sens de son existence dans un quotidien terne et vain. Elle va se prendre d'affection pour un petit oiseau et cet amour va lui donner la force de s'épanouir. À la fin de l'album, on la voit littéralement prendre son envol, ce qui crée une rupture dans l'horizon d'attente du lecteur (le récit se déroule depuis le début de façon réaliste et cet envol constitue ainsi une vraie surprise). Le débat interprétatif va ainsi porter sur la signification de cet événement : Que symbolise cet envol ? Qu'est-ce que l'auteur a voulu dire ? Elle quitte M. K ? Elle devient libre ? Elle s'émancipe ? Elle devient heureuse ? Elle se suicide ? Ainsi, en débattant sur ce mystère du texte, et si l'étayage de l'enseignant permet d'aller dans ce sens, les élèves vont aborder des questions éthiques et philosophiques : Qu'est-ce que le bonheur ? Qu'est-ce que la liberté ? Qu'est-ce que l'accomplissement de soi et une vie réussie ? Certains enfants abordent donc même parfois la question de la mort et du suicide. Les programmes de littérature à l'école primaire française insistent clairement sur cette dimension métaphysique des œuvres au programme.

Des ateliers de philosophie et de littérature à l'école

Les élèves de l'école primaire sont capables de saisir la pensée d'un récit pour construire leur propre réflexion conceptuelle sur une notion philosophique. Je redonnerai ici l'exemple d'une discussion à propos de l'album *Dans les yeux d'Henriette*, de Virginie Jamin. Il raconte la rencontre poétique d'Henriette, vieille dame solitaire de 118 ans, et d'Armand, petit garçon partageant le même sentiment de solitude. Au fur et à mesure qu'Henriette conte à Armand des histoires sur le monde et l'existence, la vieille dame rapetisse et le petit garçon, lui, grandit. Jusqu'à ce qu'Henriette « disparaisse » complètement et laisse à Armand le soin de continuer à raconter et à transmettre ses histoires à d'autres enfants. Dans ce récit, la mort n'est pas (est moins) un scandale quand elle intervient au terme d'un cheminement abouti et que l'on continue à exister dans le souvenir de ceux qui nous ont aimés. Dans la série d'échanges dans une classe de CM1 sur la « disparition » d'Henriette, j'ai observé que le débat sur le blanc du texte (où est passée Henriette ?) va provoquer un débat de type philosophique sur le tragique de la condition humaine et le scandale de la mort. Effectivement – et c'est la richesse de l'album, ce qui fait aussi sa *littérarité* – la « disparition » d'Henriette reste énigmatique. Le mot « mort » n'est jamais prononcé explicitement. Les deux interprétations sont possibles : soit – si nous prenons le récit à la lettre – Henriette continue *réellement* de rapetisser jusqu'à devenir invisible, soit cette disparition est une représentation symbolique de son décès. Et, c'est bien cette discussion sur cet implicite du texte qui va ouvrir la voie à un débat sur le sens de la mort : même si l'on envisage l'hypothèse du décès d'Henriette, celui-ci n'est pas raconté et n'est pas ressenti par le lecteur comme une tragédie, un scandale. C'est ce qu'énonce Marie : « *Tu as eu le temps de faire beaucoup de choses. Tu as eu le temps d'être aimé, de… faire beaucoup de choses, d'avoir beaucoup d'amis* ». Une autre élève, Manon, dans une veine épicurienne, interviendra alors pour dire que la mort est d'abord une souffrance pour ceux qui restent. Elle part de l'album pour généraliser : « *Henriette, elle pense pas à la mort. Elle profite de sa vie… Mais quand même c'est triste la mort parce que… bon, pour toi c'est pas triste, mais pour les autres, pour ceux qui te connaissent. C'est pour les autres que c'est dur.* » Les autres rappelleront alors qu'Armand est « content » à la fin de l'histoire et, comme le dit Mathis : « *Henriette continue de toute façon à exister "dans le cœur", dans le souvenir de celui qui l'a aimée* » et qui va à son tour transmettre ses histoires et sa mémoire. Comme les élèves le concluront dans la synthèse écrite : « *Garder le souvenir de la personne qu'on a aimée rend la mort moins dure.* » De très jeunes élèves ont pu ainsi dégager, à partir de la littéralité du texte, plusieurs idées philosophiques essentielles : l'importance de l'accomplissement de soi et la nécessité de la transmission et de la mémoire.

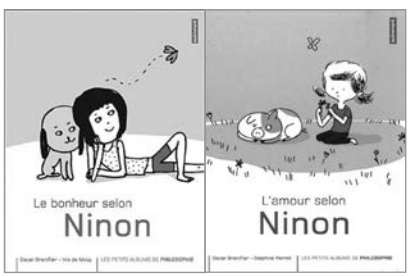
La mode éditoriale des manuels de philosophie pour enfants

Les adultes ayant saisi cette soif d'interrogations philosophiques, nous assistons actuellement à une multiplication dans l'édition jeunesse d'un genre nouveau : celui des « manuels de philosophie pour enfants ». Voici une gamme de supports très divers pour guider élèves et enseignants dans le chemin de la pensée.

Le succès mondial du ***Monde de Sophie*** de J. Gaarden, paru en France en 1995 (et que G. Deleuze aurait « adoré écrire »), a déclenché le phénomène. L'ambition de l'auteur est de rendre accessibles à travers ce roman – où la jeune héroïne reçoit des lettres d'un mystérieux expéditeur – les grands auteurs, les grands courants de l'histoire de la philosophie. Il fait le pari de l'éducabilité philosophique des enfants, le pari de la transposition intelligente d'une discipline pourtant trop souvent réservée « aux grands ».

Dans ***Les philo-fables,*** Michel Piquemal adapte les grands mythes de notre patrimoine universel (l'anneau de Gygès de Platon ou Antigone, par exemple). L'ouvrage se compose de deux parties : les récits adaptés et une rubrique, « Dans l'atelier du philosophe », composée de pistes de réflexion.

Les questions sont là pour dépasser le sens littéral, interpréter l'implicite, engager un débat interprétatif qui peut déboucher sur une discussion à visée philosophique. L'auteur propose aussi depuis peu les aventures d'un apprenti philosophe dans la collection « Piccolo-philo », toujours chez Albin Michel.



Oscar Brenifier a connu un beau succès avec « Les petits albums de philosophie », édités chez « Autrement » avec les trois titres suivants *: **Le bonheur, L'amour, La vérité selon Ninon.*** Sous la forme de la bande dessinée, l'auteur nous donne à voir le quotidien d'une petite fille toujours aux prises avec des problématiques philosophiques ou des dilemmes moraux. Pour approfondir la réflexion, l'auteur fait référence à des mythes fondateurs (comme ceux des Danaïdes ou de Sisyphe) ou à des auteurs.

Chez Gallimard, on peut trouver depuis 2006 la collection des « Chouette penser ! », dirigée par la philosophe Myriam Revault d'Allonnes (à partir de 11 ans). Ces ouvrages sont des exposés argumentatifs (sans récits), illustrés avec des citations de philosophes et qui permettent de faire le point sur une problématique philosophique. Ils sont rédigés par des

universitaires, signe de la reconnaissance institutionnelle de la possibilité d'initier les jeunes lecteurs à la philosophie.

Bayard édite « **Les petites conférences** » données au théâtre de Montreuil (à partir de 10 ans). Le texte est la transcription de la conférence qu'un philosophe a donnée au théâtre de Montreuil pour un jeune public et des questions posées par les enfants.

La collection la plus connue dans le genre des « petits manuels » est sûrement celle des « Goûters philo », éditée par Milan. Michel Puech et Brigitte Labbé proposent, dans un style très simple et ludique, de faire le tour d'une problématique philosophique – par le biais à la fois d'une réflexion générale et de petites anecdotes, souvent très pragmatiques, pour illustrer le propos. Plus d'une vingtaine de titres sont proposés (comme ***La vie et la mort, Le travail et l'argent, Le bien et le mal, La parole et le silence,*** etc.).

La jeune maison d'édition « Les Petits Platons » propose à travers un récit de transmettre la vie et la pensée des grands philosophes (Rousseau, Descartes, Kant, Heidegger, Socrate, etc.).

Conclusion

Un livre de littérature de jeunesse est un livre qui est non *pour* la jeunesse, mais *aussi* pour la jeunesse. Il est accessible dès le plus jeune âge, mais il s'adresse aussi à des lecteurs plus âgés, si ceux-ci veulent bien de lui… Sa littérarité se caractérise aussi par les blancs signifiants du texte, par son irréductibilité, par la multiplicité des interprétations possibles et par la réflexion sur la condition humaine qu'il suscite. Les enfants nous offrent au quotidien l'expérience originelle de l'étonnement devant le monde et posent les questions sans autocensure. Nous devons saisir cette curiosité pour leur permettre d'avancer dans leur cheminement et leur apprendre progressivement à penser par eux-mêmes. ✺

Références

Bettelheim, Bruno. *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Pluriel, 1976.

Brenifier, Oscar. *La vérité selon Ninon,* Paris, Autrement, 2005.

Chirouter, Edwige. *Aborder la philosophie en classe à partir d'albums de jeunesse*, Paris, Hachette Education, 2011.

Chirouter, Edwige. *Moi, Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Les Petits Platons, 2012.

Erlbruck, Wolf. *Remue-ménage chez madame K,* Paris, Milan, 1995.

Gaarden, Jostein. *Le monde de Sophie,* Paris, Seuil, 1995.

Jamin, Virginie. *Dans les yeux d'Henriette*, Paris, Casterman, 2002.

Jouve, Vincent. *La lecture*, Paris, Hachette, 1993.

Labbé, Brigitte et Michel Puech. *La beauté et la laideur*, Paris, Milan, 2005.

Piquemal, Michel et Philippe Lagautière. *Les philo-fables*, Paris, Albin Michel, 2002.

Piquemal, Michel. *C'est quoi la mort ?* Paris, Albin Michel, 2010.

Revault d'Allonnes, Myriam. *Pourquoi les hommes font-ils la guerre ?* Paris, Gallimard Jeunesse, 2006.

Stiegler, Bernard. *Des pieds et des mains, petite conférence sur l'Homme et son désir de grandir*, Paris, Bayard, 2006.

Tozzi, Michel. *Débattre à partir de mythes. À l'école et ailleurs,* Lyon, Chronique Sociale, 2006.